



Je fus envoyé au bagne. — Page 79.

val au village où Richard avait établi son quartier général.

Notre héros s'avança au-devant du cortège jusqu'à la porte du château, et il reçut les hauts fonctionnaires la tête découverte et le chapeau à la main.

— Monsignor, dit le signor Gaëtano, président du comité, c'est à nous de nous découvrir devant vous : vous nous avez délivrés d'une odieuse tyrannie, de l'oppression et des horreurs d'un siège ! Dieu seul peut vous récompenser comme vous le méritez. Castalcicala ne saurait le faire. Nous avons cependant encore d'autres faveurs à solliciter de Votre Seigneurie. Jusqu'à ce que le prince qui est maintenant notre souverain légitime puisse venir, parmi nous, occuper le trône que vos mains lui ont préparé, vous voudrez bien être notre chef, notre régent. Monseigneur, les cent conseillers qui forment le gouvernement provisoire de Castalcicala ont discuté cette question hier soir, et pas une voix ne s'est élevée contre cette proposition que moi, leur organe, j'ai l'honneur de présenter à Votre Seigneurie.

— Non, répondit Richard, cela ne se peut pas : le monde dirait que je ne suis qu'un ambitieux, et que j'ai été poussé par des motifs personnels ; continuez, messieurs, à exercer le pouvoir suprême jusqu'à l'arrivée de notre souverain.

— Monseigneur reprit le président, Castalcicala vous le demande comme une faveur.

— Alors, si Castalcicala l'exige, je dois accepter l'honneur que vous me faites, dit Markham, mais aussitôt que j'aurai rétabli l'ordre et la paix, vous me permettrez de me rendre en Angleterre pour présenter la couronne ducale à votre chef légitime. Encore un mot, continua Markham : la conduite de

vos troupes dans cette courte, mais brillante campagne, a été au-dessus de tout éloge. Je vous les recommande, c'est à vous de les récompenser.

— Votre Seigneurie est maintenant régent de Castalcicala, répondit le président, et vos décrets seront nos lois. Ordonnez, nous obéirons.

— Je n'abuserai pas du pouvoir que vous placez entre mes mains, répondit Markham.

Le président annonça alors au régent que le grand amiral avait hissé le drapeau tricolore dans la matinée et avait envoyé un officier pour signifier son adhésion à la cause victorieuse.

En réponse à une question du signor Gaëtano, Richard annonça son intention d'entrer dans Montoni à trois heures de l'après-midi.

Les autorités rentrèrent alors en ville.

Bien avant l'heure indiquée la ville souveraine présentait un aspect de joie et de bonheur.

Des arcs de triomphe s'élevaient dans les rues à travers lesquelles le conquérant devait passer ; les troupes de la garnison étaient rassemblées sur la grande place du palais et une garde d'honneur fut envoyée à la porte du Sud.

Les fenêtres étaient remplies de visages souriants, des bannières flottaient jusqu'au faite des maisons ; les vaisseaux du port et de la rade étaient pavoisés de joyeuses couleurs, et des bateaux apportaient en grande quantité des provisions de toutes espèces pour les habitants.

Enfin, la grosse cloche de la tour de Sainte-Théodosie sonne trois heures.

A ce moment, l'artillerie gronde, Montoni salue son régent ; la garde d'honneur présente les armes, les musiques jouent l'air

national et le vainqueur fait son entrée dans la ville.

Les vaisseaux de guerre de la rade répondent au canon des remparts, et tous les équipages se tiennent sur les vergues en signe de respect pour le représentant du pouvoir souverain.

Quels étaient les sentiments de Richard en ce moment ?

Il y avait à peine deux mois qu'il était entré dans cette même ville, prisonnier, sans espoir, vaincu, et ignorant le sort qui l'attendait.

Combien les circonstances étaient changées !

Aujourd'hui c'est en conquérant, comme noble et régent, qu'il entre dans une capitale où son nom est sur toutes les lèvres, où ses exploits excitent l'enthousiasme, l'admiration et le respect dans tous les cœurs.

Alors son imagination le reporte encore plus en arrière : il songe au temps où il était prisonnier, quoique innocent, dans une prison anglaise.

Sa mémoire lui représente plus rapidement que nous ne pouvons le dire ses adversités passées, sa malheureuse expédition à Castalcicala où il entre en ce moment en qualité de chef suprême.

A sa droite, marchait le colonel Cossario, et à peu de distance derrière lui, au milieu d'un brillant état-major, était Morcar, le fidèle Gipsy, dont le dévouement à son maître n'avait pas peu contribué à ce grand résultat.

Le cortège s'avança à travers les rues encombrées de monde, au milieu des applaudissements enthousiastes de la foule assemblée pour saluer le vainqueur ; on apercevait des figures heureuses jusque sur les toits des